Quinzième année. — N° 2. Jeudi 16 Janvier 1873.

LA GAZETTE ROSE

SOMMAIRE

L'EMPEREUR NAPOLÉON III, par Mme la vicomtesse de Renneville. — COURRIER DE PARIS, par Mme la vicomtesse de Renneville — LES MODES DU JOUR, par Mme la vicomtesse de Renneville. — COURRIER DES THÉATRES : OPÉRA, LA COUPE DU ROI DE THULÉ, par M. Diaz ; ODÉON, LES ERINNYES, drame antique, par M. Leconte de Lisle. — SOUVENIRS DES EAUX : BARÉGES, par M. Henri de Brévannes. — MOSAIQUES ROSES. — LES ÉTRENNES DE LA GAZETTE ROSE. — DESCRIPTION DE LA GRAVURE (toilettes de bal).

L'EMPEREUR NAPOLÉON III

Il n'appartient pas à la *Gazette Rose* de faire de la politique ; mais lors même qu'elle pourrait émettre ses opinions et ses sentiments, elle ne peut que s'incliner respectueusement devant le cercueil de Celui qui, pendant vingt-deux ans, tint entre ses mains les destinées de la France.

Lorsque la mort de l'Empereur fut connue à Paris, le *jeudi* 9 *janvier*, personne ne voulait d'abord y croire. C'est une fausse nouvelle, disait-on. Tous ceux qui étaient revenus de Chislehurst pour les présentations du Jour de l'An affirmaient qu'ils avaient trouvé l'Empereur en très-bonne santé. Hélas ! ce n'était que trop vrai !

L'Empereur Napoléon III a succombé aux suites de l'opération que lui ont fait subir les médecins anglais. Cette mort inattendue a pour ainsi dire été foudroyante, car le Prince Impérial n'a pas assisté aux derniers moments de son père, et quand les yeux de l'Empereur se sont fermés pour toujours, l'Impératrice s'est écriée en se précipitant sur son corps : « Non !... il n'est pas mort !... Cela ne se peut pas... c'est impossible ! »

Pauvre Impératrice !... pauvre femme !... pauvre mère !... Que de souffrances et de douleurs physiques et morales !... Plaignons-la de toute notre âme. Elle a droit à nos prières, à notre sympathie et à nos souvenirs. Elle fut la mère des pauvres et des petits enfants, et l'ange gardien des cholériques !... Les sympathies de toutes les puissances du monde lui arrivent avec la plus profonde déférence. La Cour d'Angleterre et la Cour d'Autriche prennent le deuil. L'Empereur de Russie a envoyé en son nom à Chislehurst le comte prince Schouvaloff pour offrir à l'Impératrice ses compliments de condoléance. La douleur de l'Impératrice ne lui a pas permis de le recevoir. C'est le Prince Impérial qui l'a vu et qui s'est entretenu avec lui.

L'Empereur d'Allemagne a télégraphié également en son nom et en celui de l'Impératrice Augusta, et les termes de la dépêche disent qu'il prend part à la douleur que cause à l'Impératrice la mort de l'*Empereur Napoléon III*.

Les télégrammes les plus sympathiques et les plus affectueux sont ceux du Roi de Suède et du Roi de Danemark.

Tous ces témoignages d'affection et de respect disent à l'Impératrice que l'Empereur était aimé, honoré et regretté.

La chambre dans laquelle est mort Napoléon III est située au premier étage. Elle prend jour par une grande fenêtre à balcon, sur une vaste pelouse ondulée, parsemée de chênes, qui s'étend derrière *Camden Place*.

Outre le lit à colonnes et à rideaux qui fait partie de l'ameublement ordinaire de la chambre, un lit en fer doré occupe le milieu de la pièce.

C'est sur ce lit que repose le corps de Napoléon III; il est masqué par un paravent à figures imprimées, qui avait été fait il y a dix-huit mois sous les yeux et d'après les indications de l'Empereur. Sur la commode, des boîtes de médicaments, une paire de pistolets dans leur gaîne. Sur la cheminée, la petite pendule de campagne qui accompagnait l'Empereur dans tous ses voyages. Sur la table, près du lit, un admirable reliquaire, qui a été dépouillé au 4 septembre de presque tous les objets précieux qu'il contenait, et n'est revenu que par miracle aux mains de Sa Majesté. Ce reliquaire renferme encore le bijou célèbre connu sous le nom de Talisman de Charlemagne.

Les souvenirs de famille échappés au dernier désastre, les miniatures de la famille Bonaparte et quelques objets d'art qui garnissaient autrefois le petit cabinet de l'Empereur, au rez-de-chaussée des Tuileries, sont placés dans une petite pièce voisine où l'Empereur a travaillé assidûment jusqu'à ces dernières semaines.

L'Empereur Napoléon III s'est endormi dans la mort. Il était très populaire en Angleterre où il se faisait aimer comme en France. L'Impératrice Eugénie, quelque courageuse et quelque forte qu'elle soit, est brisée de douleur.

L'attitude du Prince Impérial est navrante. Sa douleur est calme et muette. Il doit horriblement souffrir.

Un détail intime qui fera pleurer toutes les mères.

Le Prince Impérial, depuis son enfance, a l'habitude de dire soir et matin ses prières à haute voix. Après la mort de son père, on l'entendit prononcer ces mots :

« Mon Dieu, conservez-moi maintenant les jours de ma mère et exaucez les prières qu'elle vous adresse pour le repos de l'âme de mon père !... »

Les décrets de la Providence sont impénétrables. Que va devenir la France ?... Et quelle portée politique cette mort inattendue va-t-elle produire ?...

V. DE R.

COURRIER DE PARIS

—

SOMMAIRE.—Paris va commencer la série de ses réceptions. —Rien n'est plus dangereux que l'ennui. — Il faut donc absolument danser.—La colonie américaine agite le grelot du plaisir.—Les réceptions du grand monde.—Soirée dramatique au club des Mirlitons. — La comédie de société. — Le théâtre de l'avenue Uhrich — Une toilette d'Aurelly. — Soirée musicale chez M. Simon Richault. —Les réceptions de la fête des Rois.—Dîner de gala chez la duchesse Pozzo di Borgho. — Déplacements de villégiature. — Nice est en pleine animation. — Premier bal du cercle de la Méditerranée —Le bal de la Société d'horticulture.—Le concert de Mme Conneau.— Les bouquets du souvenir. — Les beaux mariages vont toujours leur train. — Nouvelles littéraires. — Le journal d'un poète, par *Jacques Monnier*. — Pâquerettes et Soucis, poésies intimes, par M. *Jules Coste*. — *Cara Patria*, par Mme *Rattazzi* — Les étrennes de la *Gazette Rose*. — A nos lectrices.

Maintenant que les solennités du Jour de l'An sont accomplies, ainsi que la fête des Rois, Paris va commencer la série de ses réceptions. On va donc danser; on le dit, on l'espère. Le plaisir est pour ainsi dire la garantie de l'ordre. On s'amuse, on ne pense plus à autre chose. Rien n'est plus dangereux que l'ennui; c'est l'ennui qui fomente les conspirations politiques et sociales. Une femme s'ennuie, elle rêve. La rêverie est un songe creux, une sorte de cauchemar moral; on sent des diablotins s'agiter dans son cerveau inactif, et on les voit voltiger devant ses yeux allanguis. Puis ces diablotins prennent une forme; ce qui était vague et indécis se traduit par un bouquet de fleurs, ou un coussin brodé d'or contenant les *Préférés* de Siraudin. Ces *Préférés* ont une signification toute directe quand on veut leur en donner une. Ce ne sont que des bonbons, pas autre chose !... mais on s'imagine que *c'est le préféré* qui les offre. Si on dansait, si on s'amusait, si on était obligé de courir chez les premiers faiseurs de toilettes nouvelles, on penserait à la robe couleur du soleil qui doit mettre dans l'ombre la robe clair-de-lune; au peigne pyramidal que la fabrication des peignes d'écaille n'a pas encore trouvé et qui doit s'élever au-dessus de la tête comme le palmier des jardins de Sémiramis; à l'éventail *Géant*, qui s'étale en parasol, car tout est gigantesque pour la forme et pour la pensée, dans cette république de nains politiques.

Il faut donc absolument danser. Jusqu'ici, les corsages décolletés n'ont pas encore osé montrer leurs blanches épaules. Aux Italiens et à l'Opéra, il ne s'est produit que des toilettes demi-montantes ouvertes en cœur ou décolletées carrément. Mais voici la colonie américaine qui agite le grelot du plaisir et qui donne l'élan des soirées et des bals. Mme Payne débute par une très brillante soirée, et Mme Stern annonce qu'elle va recevoir tous les vendredis.

D'autre part, Mme la comtesse de Gabriac ouvre à deux battants, tous les jeudis soirs, ses salons de l'avenue du Roi-de-Rome. La baronne Emile d'Erlanger a pris le lundi pour son jour de réception; et la duchesse d'Istrie, sœur du comte de La Grange et de la comtesse de La Ferronnays, a repris, depuis le 5 janvier, ses *raouts*

causants du dimanche, si appréciés et si connus. Les réceptions de la comtesse de Rémusat et de la comtesse d'Appony sont de plus en plus suivies, et l'on discute, dans les hautes régions sociales, si l'on doit accepter les invitations du comte et de la comtesse d'Arnim, à l'ambassade allemande, rue de Lille.

Paris ne demande donc qu'à oublier et à s'amuser. On veut profiter du présent, ne sachant pas ce que l'avenir réserve.

Il y a eu au club du Mirliton une soirée dramatique qui est le prologue d'autres fêtes. On a joué *le Service obligatoire*, une pièce inédite très spirituellement écrite par M. *Masson*, un jeune débutant dans la littérature. La musique de cette pièce est d'un compositeur de talent, M. *Emmanuel Chabrier*. Les rôles d'hommes étaient remplis par plusieurs membres du cercle, et les rôles de femmes par de charmantes artistes connues et appréciées au théâtre, telles que Mlle Priston, du Palais-Royal ; Mme *Bade*, qui arrive de Russie et qui se rend à Monaco ; Mlle Ribeaucourt et Mlle Bertin. Il y avait beaucoup de monde à cette comédie, de jolies femmes et de brillantes toilettes.

La mode de jouer la comédie reprend de plus en plus faveur dans les salons parisiens. On improvise un théâtre au fond d'un salon, on joue derrière le paravent, qu'importe ! .. pourvu qu'on se mette en évidence et qu'on copie tant bien que mal tel acteur ou telle actrice en renom. Y réussit-on toujours?.... On se l'imagine; la vanité personnelle est satisfaite. Et des amis bienveillants et perfides ne tarissent pas d'éloges sur le talent imaginaire des acteurs et des actrices de société.

Et puis il y a des traditions. On n'admet pas qu'un acteur amateur n'ait pas les intonations pures et classiques de Bressant et de Delaunay. On établit des comparaisons impossibles et l'on se demande pourquoi M un tel, qui a l'accent gascon si prononcé, ose aborder les rôles de la Comédie-Française. Pourquoi?..... Parce que M. un tel est un homme aimable et complaisant, natif d'Agen ou de Toulouse, et qui, pour complaire à la maîtresse de céans, s'est improvisé acteur.

Pour en revenir à la comédie de société, le *théâtre de l'avenue Uhrich* commence à devenir célèbre. Tous les jeudis soir on y représente des pièces pour la plupart inédites, et dont *M. le baron Stock* est l'auteur.

Le jeudi 2 janvier, on y a joué trois pièces différentes, qui ont tellement intéressé les spectateurs qu'à une heure et demie du matin on était encore là à les entendre.

C'était : *Une mauvaise nuit est bientôt passée*, vaudeville en un acte, interprété par Mlle Reynolds, du Palais-Royal ; Mme Dolly, du Théâtre-Cluny, et M. Bilhaut, de l'Odéon.

Il faut qu'une porte soit ouverte ou fermée, proverbe en un acte d'*Alfred de Musset*, avec *Mme Rattazzi* dans le rôle de la Marquise, et *M. Rouvier* dans celui du Comte.

Et *Quand l'on n'aime plus trop, l'on n'aime plus assez*, proverbe en deux tableaux de *Mme Rattazzi*, joué par Mme Rattazzi, Mme Richault, Mlle Jeanne Samary, et M. de Scalesi.

On doit encore y représenter, l'un de ces prochains jeudis, *Horace et Lydie*, de Ponsard.

On ne perd pas son temps au Théâtre Uhrich, comme vous voyez.

Malheureusement, les salons de l'ancien hôtel de Mme la princesse de Beauffremont, occupé aujourd'hui par Mme Rattazzi, sont trop petits pour contenir la foule d'invités qui s'y donnent rendez-vous chaque jeudi.

La composition des salons de Mme Rattazi est de plus en plus cosmopolite ; il y a de tous les mondes, tant politique, artistique, littéraire que financier. On écrit son nom, en entrant, sur un grand registre; on n'en fait ni plus ni moins à l'Elysée et à Versailles.

Mais ce qui est éminemment parisien, c'est la toilette inédite et toute fantaisiste que portait Mme Rattazzi aux débuts de la soirée du *jeudi 2 janvier*, car elle a changé quatre fois de toilette, ni plus ni moins qu'une actrice, en raison des rôles qu'elle remplissait.

Cette toilette signée *Aurelly* était une merveille de coloris, de style et d'ensemble. Jugez-en. De chaque côté d'un tablier de tulle maïs, plissé dans toute sa hauteur et retenu pour ainsi dire par des bouclettes de satin maïs, n° 4, disposées en barettes, partait une jupe à longue traîne en faille maïs, illustrée de montants de larges roses de toutes couleurs, pleinement épanouies et en relief, dans le *genre Gobelin*. Ces roses étaient splendides et semblaient se détacher de leur cadre. C'était la nature brodée en soie. On les eût cueillies. Le tablier de tulle était encadré par quatre montants de roses. Il y en avait deux autres sur les côtés et sur la traîne. C'était une véritable floraison. Et sur cette traîne et ces roses de toutes couleurs se gonflait un pouff tournure en faille maïs, soutenu par une écharpe de velours noir doublée de soie maïs, s'enroulant et se retournant tour à tour en s'arrêtant de côté. Le corsage avait le même plastron de tulle plissé, les mêmes montants de roses encadrant la poitrine et les épaules et faisant bretelles. Il était décolleté carrément avec un large

nœud de velours noir liseré de faille maïs au milieu de la poitrine.

Le collier, monté par *Rouvenot*, était en saphirs et en diamant, ainsi que les pendeloques d'oreille. La coiffure était un véritable édifice. C'est ainsi qu'on se coiffe, et la mode a des exigences dont on ne peut pas s'affranchir. Cet édifice de crépés, de rouleaux et de coques supportait un paon en diamants et pierreries, deux petis oiseaux mouch-s, un peigne en diamant posé de côté en croissant, et deux camélias blancs attachés par une pâquerette en diamants. Il n'y en avait pas de trop. Jugez de la hauteur de la coiffure. C'est ainsi que se coiffait Marie-Antoinette et que les jolies femmes se coiffent aujourd'hui.

Parlons aussi d'une très belle soirée musicale chez M. Simon Richault, le riche éditeur de musique du boulevard des Italiens. On y a entendu des artistes d'une grande valeur et d'un talent réel.

Mme de Lagrange a chanté le *Rondo* de *la Cenerentola de Rossini* comme elle sait chanter, c'est-à-dire sans efforts et avec une pureté mélodieuse de sons.

Mlle Reine, de l'Opéra-Comique, a dit l'air du Sylphe de Clapisson et une très jolie romance-chansonnette : le *Sentier couvert*. Mlle Reine est une vraie fauvette ; elle gazouille. Sa toilette était d'une simplicité de bon goût et elle n'en était que plus charmante.

M. Danbé, chef-d'orchestre du Grand-Hôtel, s'était rendu avec un empressement tout aimable à l'invitation de Mme Richault pour charmer son auditoire. M. Danbé est un grand artiste ; il doit le savoir, car il a reçu les félicitations du ministre des beaux arts pour la façon remarquable dont il dirige ses concerts. Il a fait entendre sur son violon magique une *villancelle* de sa composition et une fantaisie sur *Faust*.

La flûte de Taffanel (élève de Dorus, a soupiré ensuite une véritable poésie musicale de Mme la comtesse de Grandval, avec accompagnement de piano. C'était *Thomé* qui tenait le piano. C'est tout dire. Thomé a joué à son tour un *nocturne de Chopin* et un morceau de sa composition.

Delsart a tenu, comme Danbé, son auditoire sous le charme en exécutant sur son violencelle une *fantaisie de Servais*, d'après un thème de *Carafa*. Nul autre instrument que le violoncelle n'a des cordes plus douces et plus humaines. Il chante, il rit, il soupire, il pleure, il aime. Un chanteur comique, *M. Fusier*, a dit avec beaucoup d'esprit et de verve deux amusantes chansonnettes de Lhuillier : *Quatre bêtes dans une* et *Vive m'sieu l'maire*!

M. Gouget a dit les *Prunes* d'Alphonse Daudet avec une fraîcheur exquise. Quels jolis vers !... Et comme ils ont été bien interprétés !...

Mlle Damain avait détaché des poésies d'Alfred de Musset cette fleur galante : *A Ninon* pour l'offrir aux jolies femmes qui étaient là. On avait autant de plaisir à regarder Mlle Damain qu'à l'écouter, car elle est bien jolie personne.

Mme Richault, la maîtresse de la maison, a dit aussi la *Mendiante de Manuel* et les *Virtuoses du Buisson* de Mme Anaïs Ségalas. Elle a été applaudie et acclamée comme elle l'est chaque fois qu'elle se fait entendre.

Citons parmi les assistants : M. de St-Georges, président de la Société des auteurs dramatiques ; M. de Gréhan, consul général du royaume de Siam ; M. Merruau, ancien secrétaire de la Préfecture de la Seine ; M. le président Vivien et Mme Vivien avec une élégante toilette nacarat et guipure blanche ; M. le conseiller Jousselin et Mme Jousselin très distinguée avec une toilette grise et rubis ; M. Edmond Périer et Mme Edmond Périer, couverte de diamants et d'émeraudes ; M. le docteur Mandl et Mme Mandl, M. le docteur Delpau, M. Berthelin, architecte du gouvernement ; Mme Anna de Lagrange (comtesse de Scantauwisth), en toilette de velours noir et de Chantilly, avec traîne de roses mousseuses relevant de côté la tunique et bouquet de roses sur l'épaule. Collier de saphirs et de brillants. Pour pendants d'oreille, deux seuls diamants gros comme une noisette. Le prince et la princesse Ghika ; la jeune princesse en toilette de crêpe lisse blanc, très mousseuse et tunique de dentelle noire relevée par une large écharpe de faille bleue ; nœud page de ruban bleu sur l'épaule. Le prince Soutzo et ses deux charmantes filles, deux printemps de grâce et de beauté ; Mme la baronne de Grandval, l'élégance, le talent et la distinction même ; M. Clapisson et Mme Clapisson, très jolie dans une toilette de velours noir toute unie ; nœud page en ruban vert chou sur l'épaule, et pouff vert chou dans la chevelure ; Mme Fargueil, en toilette blanche et rose, paraissait tout au plus trente ans ; il est impossible d'avoir plus de finesse et d'élégance dans l'attitude et dans la physionomie ; Mlle Damain, en toilette de faille bleue et de satin maïs, rappelait l'une des fières beautés de la cour de Louis XIV.

Mme Richault a fait les honneurs de chez elle avec sa bonne grâce et son amabilité proverbiales, se prodiguant pour être agréable à tous et à toutes.

La fête des Rois a été le signal de bien des réceptions.

Dimanche dernier, il y a eu dîner de gala chez le duc et la duchesse Pozzo di Borgho. Parmi les convives citons le duc et la duchesse de Gal-

liera, le duc et la duchesse d'Avaray, la marquise de Chanaleilles, la duchesse de Caraman, le comte et la comtesse de la Rochefoucauld, la marquise de Mortemart, le comte et la comtesse de Moustiers, le comte de Vogué.

La princesse Marguerite de Ligne, née de Talleyrand Périgord, a quitté son hôtel de la rue de Babylone, accompagné de ses fils, pour aller fêter les Rois au château de Belveil, chez son beau-père, le prince Eugène de Ligne, d'Ambélise et d'Epinay, président du Sénat de Belgique. La duchesse de Bissacia, le duc et la duchesse de Croy sont également partis pour la même destination. La duchesse de Luynes est partie également avec ses deux enfants, Honoré et Marie de Launes, au château de Moreau, chez le duc et la duchesse de Fezensac.

Mme la comtesse Edmond de Pourtalès a repris ses vendredis dans son artistique hôtel de la rue Tronchet, dont la galerie est si réputée et si célèbre. Et Mme la comtesse Auguste de Pourtalès a recommencé ses réceptions du jeudi dans son hôtel de l'avenue d'Antin.

Espérons que la dernière quinzaine de janvier sera très brillante et que nous aurons dans notre prochaine causerie mondaine toute une série de bals et de fêtes à enregistrer.

En attendant que Paris se mette en train, Nice est en pleine animation. Le Cercle de la Méditerranée a donné son premier bal le 3 janvier. Il a été splendide. La jolie Mme Raudouin avait une ravissante toilette de crêpe de Chine rose, avec rose de Bengale du même ton. La belle duchesse de Mouchy, en toilette blanche, avec bouquet de roses thé. La baronne de Hiffinann, en toilette mauve avec roses thé. Mme de Hiffinann est une Américaine du Sud des Etats-Unis. Aussi a-t-elle cette incomparable beauté sémillante de la créole qui a habité Paris et qui a pris tout le cachet fantaisiste et inné de la Parisienne.

Une autre fête est annoncée le 14 janvier, toujours au Cercle de la Méditerranée. C'est le bal de la Société d'Horticulture. La fête des fleurs à Nice ! Ce sera charmant. Les violettes blondes et les roses thé vont se faire une redoutable rivalité.

Il nous revient de Nice que les violettes de Parme qui fleurissent en ce moment ne sont pas les violettes odorantes et parfumées qui vont s'épanouir à la fin du mois, et dont la senteur pénétrante reste au moins huit jours dans la pièce qu'elles ont occupée. C'est donc le moment de prendre date et de commander bien vite à *Mme Duluc* des violettes de Parme pour la fin du mois de janvier. Le magasin de fleurs, ou plutôt la serre de violettes de Parme et de roses thé de Mme Duluc est situé sur le jardin de Nice, où les élégantes se réunissent. On y fait deux fois par semaine de la musique. La saison est tellement brillante et animée à Nice que, les jours de musique, le magasin de fleurs de Mme Duluc est entièrement dévasté.

A l'occasion du Jour de l'An, une quantité innombrable de bouquets de Nice, montés par Mme Duluc, ont pris la route de Chislehurst et sont allés porter à la famille exilée tous leurs souvenirs et leurs regrets.

Mme Duluc a également fleuri la Reine d'Espagne.

Mais, hélas ! tandis que nous avions à Paris un temps exceptionnel, tout printanier et tout ensoleillé, il pleuvait à Nice, et les violettes et les roses thé étaient inondées. C'était un vrai désastre. Les roses et les violettes ont souffert.

Citons encore à l'hôtel Chauvin un concert avec Mme Conneau, au profit des orphelins de l'Alsace-Lorraine. Pour cette fête exceptionnelle, Mme Duluc fait payer 10 *francs* de moins que leur valeur réelle les bouquets destinés aux artistes désirant apporter leur quote-part à cette œuvre toute patriotique.

Les beaux mariages vont toujours leur train.

Citons celui de M. Jules-Henri de Braux d'Anglure, capitaine au 2e chasseurs, avec Mlle Ambrosine-Louise Stouque, veuve Ruffara;

De M. le comte de Chavagnac, maire de Tuffé (Sarthe), avec Mlle Alice Véron;

De M. Porlier de Rubelles, à Serbonnes (Allier), avec Mlle Louise-Joséphine-Berthe Camus de Martroy;

De M. Henri de Fénio de Lacombe avec Mlle Louise Tourneur;

De M. Robert-Marc-Poulain des Dolières avec Mlle Marie-Antoinette Maillet. La famille du futur possédait au siècle dernier, en Normandie, les fiefs des châteaux de Martenay, de Nerville et de la Vallée-Annes; de sable à deux lions d'argent, passant l'un sur l'autre, le second contourné.

Le journal *le Sport* enregistre également un joli mariage, qui a eu lieu la semaine dernière au château de Flins, dans les environs de Paris.

Celui de Mlle de Sainte-Marie avec M. Amédée de Rumfort, lieutenant d'état-major, fils du brave colonel tué devant Sébastopol. Il est cousin de Mgr Langalerie, archevêque d'Auch, l'un des hommes les plus distingués du haut clergé de France et dont le nom est resté à l'une des belles terres du département de la Gironde et qui a cessé de faire partie du patrimoine de cette noble famille.

Le comte de Sainte-Marie du Nozet, père de la

jeune mariée et propriétaire du château de Saint-Martin, en Nivernais, est le fils du comte Sainte-Marie, membre de la Chambre des députés sous la Restauration, et l'un de ceux qui tentèrent de résister à l'influence révolutionnaire des 221. Il est frère de Mme la baronne de Maistre et l'un les hommes qu'affectionnait le plus le roi Charles X. La famille de Sainte-Marie est alliée aux Chantelou, aux de Maistre, aux d'Albignac, aux Mauduit, aux Sessac, aux Parron, aux Wimpfen, aux Bailleul et aux Mambranche.

Ce mariage, célébré à la campagne, a eu un caractère de cordialité et de simplicité charmantes qui lui aurait infailliblement manqué à Paris. Qu'on se figure des noces se passant au milieu d'une population villageoise honnête, douce, travailleuse et dévouée. Le monde du pays et des environs affluait au château et dans l'église où l'abbé de Beauchamps a prononcé un éloquent discours fort écouté de tous et bien compris; puis présentation de la mariée à l'assistance, bouquets offerts par de jeunes filles, compliments, félicitations des vieux domestiques, allocution adressée aux deux époux par un jeune homme du village, à l'air intelligent, à la parole nette et bien sentie, puis encore repas et bal.

Nous sommes très en retard avec la littérature. Il faut s'en prendre aux étrennes qui nous ont presque exclusivement accaparée.

Nous avons reçu de Monaco le *Journal d'un Poète, Jacques Mounier*, signé de *M. Alfred Gabrié*, qui tient la tête du journalisme à Monaco. Il y a de très beaux vers dans ce journal d'un poète. Jacques Mounier débute par être soldat sous le premier Empire. Il raconte ses impressions de gloire et de combat, et on le suit dans toutes les différentec phases de sa vie avec un intérêt toujours croissant. Jacques Mounier a quitté le beau ciel de la Provence, la fiancée qu'il aimait, et il la retrouve mourante et frappée à mort, à la bataille de Waterloo. Marie a voulu suivre Jacques ; elle s'est enrôlée parmi les volontaires, et la Providence les réunit au moment où Marie ferme ses yeux pour toujours.

Jacques Mounier quitte l'habit de soldat et se fait ermite. Il soigne les pauvres, il instruit les enfants, et il trouve la mort à son tour, en se dévouant aux cholériques, lors de la première invasion du choléra en 1832. Le dernier feuillet du *Journal du Poète* s'arrête aux vers suivants :

Depuis trois jours, je combats face à face
Le vampire; grand Dieu ! quel atroce combat !
Que de femmes, d'enfants, d'hommes la mort abat !
Quel amoncellement effrayant de victimes !
La peur fait fuir des cœurs les sentiments intimes
Les plus beaux : les parents délaissent leurs enfants ;
Les fils, pour échapper aux baisers étouffants
De ce monstre invisible à qui la mort est chère,
Abandonnent soudain et leur père et leur mère ;
Et l'on voit, l'œil hagard, la Désolation,
Aidée en ce travail par la Destruction,
Etendre son linceul noir, funèbre symbole,
Sur la citée changée en vaste nécropole.

Un autre volume édité par Lachaud (1) : *Pâquerettes et Soucis, poésies intimes, par M. Jules Coste*, mérite aussi toute notre attention. M. Jules Coste êst un jeune poète de talent et d'avenir. Accueillons la poésie, quand elle vient à nous, et ne la laissons pas dans l'oubli. Cueillons, au contraire, les Pâquerettes du jeune poète. En voici une, effeuillons-la. Voici ce qu'elle nous dit, car elles sont toutes très savantes, les pâquerettes de M. Jules Coste :

Destinée des Amours

Se deviner, s'aimer, et tout bas se le dire,
D'un éternel amour faire cent fois le vœu,
Vivre pendant longtemps d'un regard, d'un sourire,
Sentir briser son cœur au moment d'un adieu ;

Puis se revoir un an, un mois après, peut-être,
Sans se serrer la main, le cœur déjà glacé,
Feindre cruellement de ne se pas connaître,
Voilà ce qu'on appelle un *amour trépassé !*

Des terrestres amours, ce sont les destinées,
Mais le nôtre, amour d'âme, et, comme elle, immortel,
N'attendait rien du temps, des mois et des années...
Notre chère devise était : Toujours, au ciel...

Il nous reste encore à vous parler d'un livre qui nous est arrivé pour nos étrennes : *Cara Patria*, de Mme Rattazzi (Echos Italiens) (2), précédé de deux jolies poésies de Paul Lacroix, le célèbre bibliophile Jacob, dédiées à Mme Rattazzi. Détachons-en une de ce livre, comme une perle fine qu'elle est.

A Madame Rattazzi

Arrivant en Italie.

Quand votre pied toucha le sol de l'Italie,
Les poètes divins, dont elle est le berceau,
Sentirent s'éveiller leur âme ensevelie
Dans les ténèbres du tombeau.
C'est un souffle d'amour qui ranime leur cendre ;
Ils se lèvent soudain ; ils courent sans retard
Pour vous voir et pour vous entendre,
Muse de la Beauté, de l'Esprit et de l'Art.
Pétrarque, à votre aspect, croit reconnaître Laure
Et tend vers vous ses bras que la mort a raidis ;
Dante, cherchant toujours en ses rêves hardis
La Béatrix qu'il pleure encore,
Sous l'éclat de vos yeux pense à son Paradis.
Et le Tasse, appelant à grands cris Léonore,
Se prend à vous aimer, comme il l'aima jadis...

Les Echos italiens comprennent deux parties. Il nous faudrait citer presque toutes les poésies de

(1) 4, Place du Théâtre-Français, à Paris.
(2) Paris, librairie des Bibliophiles, 338, rue St-Honoré.

Mme Rattazzi, car elles contiennent, pour la plupart, des pensées sublimes. Il y a des vers si beaux et si pompeux de forme et d'idées qu'on est pour ainsi dire tout étonné de la virilité de cette jeune Muse qui tient aussi bien l'éventail que la plume, et qui a plutôt toutes les coquetteries de la vraie femme que les allures de la femme poète et du bas bleu.

Et maintenant parlons des étrennes de la *Gazette Rose*.

Il nous est revenu qu'on trouvait que la *Ceinture Russe*, que nous offrons *gratuitement* à nos abonnées, à titre d'étrennes, était cotée beaucoup trop chère à la *Glaneuse*, et qu'elle ne valait pas *huit francs*. On disait qu'il y avait dans un des premiers magasins de nouveautés des Ceintures russes à *cinq francs*, qui étaient bien supérieures à la *Ceinture de la Glaneuse*, donnée par la *Gazette Rose*.

Nous avons tenu à nous enquérir du fait, et nous avons fait prendre dans le magasin désigné une *Ceinture de cuir*, coûtant 4 *francs* 90 *c. sur facture*. Cette ceinture, que nous tenons dans nos bureaux à la disposition de nos lectrices, comme spécimen de ce que vaut la nôtre, est collée et non pas piquée, en cuir très commun, avec des agrafes pacotilles. Quand nos abonnées verront cette ceinture de *cinq francs*, moins deux centimes, elles comprendront que la *Ceinture de la Glaneuse* coûte *huit francs*, et elles nous remercieront du sacrifice réel que la *Glaneuse* et la *Gazette Rose* se sont imposé pour leur être agréables.

Vicomtesse DE RENNEVILLE.

LES MODES DU JOUR

Les *Magasins du Louvre*, très authentiquement les plus vastes du monde, ne sont pourtant pas encore assez grands pour contenir toutes leurs opérations industrielles. Ils font percer de nouvelles galeries allant en droite ligne de la rue Saint-Honoré à la rue de Rivoli, et ils vont envahir peu à peu tout l'espace qui s'étend de la place du Palais-Royal au Louvre, par la rue de Rivoli et la rue Saint-Honoré. C'est vous dire l'importance de cette maison qui a conquis la suprématie sur toutes les autres, et qui reste sans contredit la première maison européenne, dans toutes les spécialités de l'industrie, de la mode et de la fantaisie.

Les *Magasins du Louvre* ont donné l'élan à toutes les branches de l'industrie française, et depuis l'actualité jusqu'à l'article de fond, tout y est compris et étendu sur une très vaste échelle. C'est pourquoi les Magasins du Louvre sont trop petits, tout en étant très grands, et qu'ils s'agrandissent encore.

En fait d'opérations nouvelles, émises à l'occasion des Etrennes, et qui sont toujours appréciées à leur juste valeur, citons des soieries uniques, comme qualité et bon marché, telles que le drap de soie noir, à 5 *fr.* 85 *c.* et 6 *fr.* 85 *c.*, d'une valeur réelle de 10 et 11 fr. le mètre ; et le drap Cyclope, signé Claude-Joseph Bonnet, à 11 *fr.* 75 *c.* le mètre, valeur réelle 17 fr. le mètre.

Plusieurs toilettes de soie noire sont indispensables dans la toilette féminine. Il y a le costume de promenade, la robe demi-traîne pour toilette de réception, et la robe à longue traîne pour toilette de dîner et de soirée. Il est donc utile de savoir où trouver la meilleure soie noire et surtout la plus avantageuse comme fabrication et comme prix.

Avec ces draps de soie noire, les Magasins du Louvre ont fait confectionner, dans leurs ateliers, 1,200 *jupes* de divers modèles, entièrement nouveaux, cotés seulement 75 *fr.*, au lieu de 140 *fr.*, leur prix habituel, ainsi qu'une grande quantité de costumes complets à 170 *fr.*, au lieu de 200 *fr.*

Le drap de soie, en toutes nuances de couleur, vaut 6 *fr.* 75 *c*, et le Paris-Louvre varié en toutes couleurs, de 7 *fr.* 75 *c.* à 9 *fr.* 75 *c.*, et à 12 *fr.* 75 *c.* le mètre.

Toutes les émissions industrielles du Louvre sont de véritables occasions dont les femmes élégantes et économes profitent.

Il n'y a pas qu'en soieries qu'on trouve des avantages réels au Louvre. Il en est de même pour chaque rayon et chaque comptoir spécial. Les salons de confections qui constituent à eux seuls un magasin de la plus sérieuse importance, offrent, à chaque renouvellement de saison, des modèles qui se comptent par centaines. Il y en a tant et tant qu'on ne peut retenir toutes les formes les plus diverses et les ornements les plus variés.

Citons des vêtements en très beau velours de Lyon, ornés d'une très jolie frange de forme nouvelle, à 125 *fr* et 140 *fr.*

Des tuniques, en superbe velours de Lyon, de forme très élégante, à 240 *fr.*

Des vêtements en très beau poult de soie, doublés, de fourrures et bordés de petits gris, modèle inédit, à 140 *fr.*

De semblables vêtements, également en poult de soie, doublés de ventre de petit gris, à 92 *fr.*

Des sorties de bal, de toutes couleurs, doublées de soie, très bien ouatées, modèles nouveaux, à 45 *fr.*

Des vêtements de drap noir, ornés de passementerie et garnis de frange, à 46 et 50 *fr.*

Des tuniques en cachemire, doublées soie, ouatées, avec dessins très riches, ornées de franges, à 140 *fr.*

Des costumes complets, en velvetien, noir ou marron, qualité extra, composés d'une jupe ornée et d'une grande polonaise doublées de flanelle, avec riche fourragère en passementerie, pour 120 *fr.*

Et des costumes complets, en poult de soie fond noir, à rayures satinées de toutes nuances, composés d'une jupe à grand volant, d'une tunique ouverte en tablier, barrées toutes deux de velours et d'un corsage assorti avec gilet et parements tout en velours noir, pour 210 *fr.*

Il y a loin de ces deux prix de 120 francs et de 210 francs aux prix exagérés de 1,500 francs et de 2,000 francs que coûtent certaines toilettes, et qui n'ont rien d'extraordinaires que leur prix exagéré et les personnes qui les portent.

Les mêmes toilettes, tout aussi jolies, tout aussi élégantes et tout aussi fantaisistes, sont réduites de moitié prix, quand on s'adresse à *Mlle Marie Bataillon* pour les reproduire. Il est vrai que Mlle Bataillon habite un modeste petit entresol, 5, *rue Thérèse, près la rue Sainte-Anne*, et qu'elle ne fait pas payer son luxe, son installation, ni ses laquais en livrée.

La vraie grande dame a-t-elle besoin de toute cette mise en scène pour trouver un costume de bon goût? L'important, pour elle, c'est que sa couturière ait du goût, du talent et de l'initiative. Or, Mlle Bataillon en a à revendre. Jugez-en par les dernières toilettes que nous avons inscrites sur nos tablettes roses, pas plus tard qu'hier, pour vous les décrire.

***

Une très belle robe en faille noire. Le devant de la jupe faisant très large tablier est garni vers le bas d'un volant dentelé en feuilles surmonté d'une grosse ruche chicorée et d'un volant de Chantilly. Les côtés de ce tablier décrivent deux montants ou deux quilles de volants dentelés en feuilles et de dentelle de Chantilly La ruche chicorée continue par derrière en traîne avec volant de Chantilly. Le corsage a un même dentelé, une même ruche et une même dentelle de Chantilly, décrivant le plastron et le gilet devant Par derrière, ce corsage se termine en deux petites basques pointues supportant un fouillis de dentelle tombant sur un pouff de satin noir en rapport avec les feuilles dentelées du volant et des quilles. Les manches ont un revers fendu de côté, avec même ornementation de feuilles de satin, de ruches et de dentelle. De très belles dentelles blanches font flots dans l'intérieur des revers. On peut supprimer la traîne de dentelle par derrière et porter la jupe toute unie en se contentant du tablier.

Cette même toilette en faille bleu turquoise, feuilles de satin bleu, ruches de satin et volant d'application de Bruxelles, est très élégante pour toilette de soirée. On remplace la ruche par une guirlande de feuillage bruni, et sur le milieu de la quille s'épanouit une touffe de roses roses. Le corsage est encadré de feuillage bruni, avec bouquet de roses sur l'épaule.

***

Une autre toilette de faille bleue et de faille gris argent, avec montants et guirlandes de roses de couleurs brodés en relief, appliqués sur la faille bleue. C'est très Pompadour. La faille gris argent fait ornement avec les montants de roseset est parfilée à même en soie floche.

***

Une toilette en poult de soie gris et rose. La jupe grise à traîne derrière avec une série de volants montant jusqu'au pouff, et tablier de poult de soie, encadré de volants gris et rose. Corsage gris à basques, habit derrière et gilet plastron de soie rose devant. Nœud de ruban gris et rose sur l'épaule.

***

Une toilette de poult de soie rose de deux tons, feuille de rose et rose vif, avec ruches et petits volants déchiquetés en soie floche. Corsage décolleté carrément, avec nœud page sur l'épaule.

***

Une toilette de bal en poult de soie corail rose, avec tunique de guipure de Bruges, une vraie merveille relevée, avec des pouffs de soie rose corail, déchiquetés et frangés. Coreage Louis XV, avec bretelles de dentelle. De côté bouquet de deux rosss : une rose vert lumière et une rose rose. Dans les cheveux, même bouquet de deux roses et large aigrette de diamants.

***

Une toilette de faille blanche à très longue traîne se terminant par un volant de crêpe blanc et par un volant d'application d'Angleterre, surmonté d'une grosse ruche tuyautée en collerette. Sur cette jupe, tunique d'application d'Angleterre, disposée par Mlle Bataillon, avec les trois volants traditionnels de la corbeille de mariage.

Cette tunique est drapée et nouée de côté avec deux bouquets de fleurs et des traînées de feuil-

lage. Elle retombe en quatre pans écharpe coquillés de dentelle. On peut disposer une toilette de faille noire dans le même style, en remplaçant la ruche de crêpe par une ruche de faille parfilée et le volant d'application d'Angleterre par un volant de Chantilly.

Mentionnons aussi deux costumes de ville :

L'un en velours noir, avec jupe ornée de plis tuyaux attachés par une cordelière de passementerie à glands, faisant nœud sur le plissé éventail. Cette jupe, qui fait pouff derrière au moyen de cordelières de passementerie servant de relève-jupe, s'étale en longne traîne derrière, quand on le désire. Il y a deux corsages à cette jupe de velours : un corsage montant et un corsage décolleté. Le corsage montant fait veste hongroise garnie de brandebourgs et de fourragères de passementerie. Le corsage, décolleté carrément, est encadré d'une fraise de crêpe lisse, d'une dentelle de Chantilly et d'une cordelière de passementerie faisant nœud sur chaque épaule.

Les fourragères de passementerie sont donc à la mode. La *Glaneuse* fait de véritables fourniments d'officiers. Reste à savoir le régiment dans lequel on désire s'engager. On peut choisir. Si les jolies tallles ont adopté pour costumes de ville les vestes à la hussarde et les vestes hongroises, elles prouvent pour toilette de soirée leur souplesse et leur désinvolture avec la *Ceinture-Sultane* en crêpe de Chine brodée et frangée teinte sur teinte, genre camaïeu, ou illustrée de bouquets de couleur.

Les élégantes savent tirer un parti très ingénieux de ces écharpes Sultane, qu'elles disposent en ceinture dénouée sur le côté, et en fichus peplum. Les applications de broderie de laine et de soie reproduisent aussi des ornements nouveaux et variés. C'est à la *Glaneuse*, 7, rue de la Chaussée-d'Atin, qu'on peut cueillir toutes ces riches guirlandes de roses de couleur, brodées en relief, *genre Gobelin*, et dont on fait de très riches et de très fantaisistes garnitures de robes de dîner et de bal.

Il n'y a rien de nouveau à signaler, et pourtant toutes les actualités de la *Glaneuse* font nouveauté. Rien n'est seyant comme les grosses fraises François II, en crêpe lisse blanc, qui se posent sur les décolletés à la Marie-Stuart. Mais il faut avoir la grâce, la jeunesse et l'encollure de ces fraises tuyautées, sans quoi on est grotesque et ridicule.

Est-il besoin de vous rappeler les *Ceintures Béarnaises* de la *Glaneuse*, en laine rayée de toutes couleurs, et la Ceinture *Alsacienne* en laine noire frangée de soie?

La *Glaneuse* cumule toutes les actualités et toutes les fantaisies à l'ordre du jour et du soir, telles que les nœuds de cravate et de coiffure en faille frangée, en velours brodé, en crêpe de Chine avec Malines et point à l'aiguille.

Les gants de Saxe beurre frais, à six et huit boutons, et les gants de Suède blancs, sont les gants à la mode du soir. Les ceintures de cuir de Russie nuance naturelle, ou en maroquin noir, sont très appréciées des jeunes femmes et des jeunes filles. Ces ceintures, avec agrafes en argenté, en oxydé et en doré, ont un porte-mousqueton pour soutenir l'en-cas, le livre de messe, la lorgnette ou l'éventail de campagne. En outre de la Ceinture russe, offerte comme étrennes aux lectrices de la *Gazette Rose*, il y a des ceintures plus riches et plus élégantes en cuir marron doublé de satin bleu, en cuir rouge doublé de satin violet, et en cuir noir doublé de satin violet ou grenat.

Les Ceintures russes sont très commodes sur les vestes de chasse.

Parlons aussi, pour les costumes de chasse, des bottes de daim noir lacées sur le dessus du pied, pour mieux supporter les jambières et les guêtres boutonnées sur le côté. Les Dianes chasseresses, qui montent à cheval comme les fières héroïnes d'Alfred de Dreux, préfèrent les bottes de daim gris ou de nuance chamois avec jambières assorties. La chaussure joue le principal rôle dans la toilette féminine. On admet bien plus un chapeau fané qu'une chaussure douteuse. Le chapeau a pu être frais et joli, tandis qu'une chaussure de pacotille implique tout de suite une femme sans goût et sans élégance. Une femme bien chaussée acquiert sans s'en douter une très jolie tournure. Le pied étant bien assis, bien cambré et à l'aise, imprime à la démarche une élégance native et innée. Toute femme qui s'atrophie le pied sous le prétexte de se l'amincir et de ressembler à une Chinoise, se donne les allures d'une grue qui saute sur un pied et sur un autre.

— Vous êtes méchante, chère chroniqueuse, va-t-on s'écrier.

— Vraiment non ; je vois juste et je dis la vérité. A mon point de vue, la chaussure doit passer avant tout autre objet de toilette. La femme élégante assortit toutes ses chaussures à ses costumes et à ses robes. Il n'en coûte pas davantage d'avoir du goût et d'aller tout droit dans la maison *Jouvenot*, 165, *rue Saint-Honoré*, qui marche en tête des premières maisons de chaussures et qui l'emporte sur toutes les autres, parce qu'elle ne fait pas la chaussure échasse et extravagante qui cambre le corps en avant et lui donne une tournure aussi grotesque que celle de certains oi-

seaux emplumés perchés sur de grandes pattes.

Les chaussures de costumes de ville se font en drap, en velours, en satin ou en chevreau tout mat, avec guêtres de chevreau piqué, selon le style de la toilette. Les semelles de chasse sont avec double liége. Ce genre de chaussure, qui résiste à l'humidité et à la fatigue, quelque fortes qu'elles soient, est d'une élégance de grande dame. Le pied n'en reste pas moins mince et cambré.

Les chaussures de toilettes de visite et de velours sont en velours et en satin, garnies de fourrure en rapport avec la toilette, soit de martre zibeline, de chinchilla, de petit-gris, de renard argenté et de skuns.

Les mules du matin s'entendent avec la robe de chambre. Si elle est en cachemire rose, la mule est en maroquin rose doublée de peluche rose, avec nœud-cravate bien étalé en faille rose. Si elle est en cachemire bleu, la mule est en maroquin bleu doublé de peluche bleue, avec nœud-cravate en velours noir, ou bien en velours marron, bordée de renard argenté; ou bien en velours vert bordé d'hermine; ou bien en velours nacarat bordé de chinchilla. Les souliers Louis XV en velours, en satin et en chevreau noir ou de couleur, offrent aussi une grande variété et une grande fantaisie de nœuds décoratifs. Il y a le nœud d'Écharpe, avec pans frangés en soie floche et s'étalant sur le dessus du pied; le nœud pouff, de style Louis XV; le nœud aigrette, le nœud cravate et le nœud alsacien. Ces différents nœuds sont mélangés de faille noire et de faille de couleur, les uns avec boucles anciennes en cailloux du Rhin, ou avec bouton fleurdelisé, ou de pierreries, selon le costume. Pour toilette de bal, on choisit le soulier de satin, avec cothurne grec ou la bottine de faille ou de satin, avec nœud de blonde ou de satin sur le desus du pied, ou tout unie.

Des chaussures passons aux chapeaux : les extrêmes se touchent, en modes comme en politique. Une femme bien chaussée est ordinairement bien coiffée. Si la chaussure imprime une jolie tournure, la coiffure embellit et rajeunit quand elle s'entend avec la physionomie et qu'elle la fait valoir. Il ne faut donc pas se coiffer au hasard et prendre le premier chapeau venu. La coiffure qui sied à Mme une telle, qui est votre amie, et que vous jalousez intimement tant soit peu, peut vous rendre très laide, prenez-y garde, si vous n'essayez de prime-abord la coiffure qui vous tente si fort. Quand on habite la province, c'est tout différent et plus difficile. Il faut alors écrire à *Mlle de Bongars*, 1, *rue d'Antin*, lui dire son âge, la couleur de ses yeux, son jeu de physionomie, et l'on reçoit un chapeau très seyant, très fantaisiste et tout nouveau. Il ne manque à Mlle de Bongars qu'une installation grandiose et luxueuse pour être à la hauteur de réputation des premières maisons en vogue, car elle a un talent pour ainsi dire primesautier, rempli d'initiative et d'imprévu tandis que la jeune artiste travaille tout modestement dans un coquet petit entre-sol.

C'est un véritable petit nid d'élégance, dans lequel s'épanouit la mode du jour. Les nouveaux modèles s'y succèdent comme autant de fleurs charmantes. Pour Mme la vicomtesse de V***, une jeune femme d'une distinction parfaite, nous avons vu trois bien jolis chapeaux, qui peuvent vous servir de type et de modèle :

Un chapeau en velours noir avec écharpe de faille rose ourlée en biais et double écharpe de dentelle noire sur la torsade. Sur le côté, bouquet de plumes roses et brides de dentelle noire;

Un chapeau en faille marron garni de velours marron, avec deux plumes d'autruche naturelles posées de côté. Dans l'intérieur, torsade de faille marron et bouton de rose pâle de côté;

Et un chapeau *chasseur* en feutre noir, avec grand plumet chasseur en plumes de coq et large nœud pouff en faille noire derrière, tombant sur les cheveux.

Ce n'est pas tout, Mlle de Bongars a d'autres modèles non moins charmants.

Voyez plutôt.

C'est un chapeau en tulle noir doublé de faille noire, avec calotte ronde et élevée et bord de velours noir liséré de faille bleue pâle relevé en diadème. Autour de la calotte, écharpe de faille déchiquetée en frange et se nouant derrière en cataquois. De côté, nœud aigrette, composé de trois coques d'où s'échappent deux plumes d'autruche, l'une naturelle et l'autre bleue.

***

Un chapeau tout en velours noir, avec diadème de jais et torsade de faille frangée tout autour de la calotte. De côté, large aigrette de jais attachant une longue plume blanche. Ce chapeau est destiné à une toilette de satin noir bordée de jais

***

Un chapeau pour toilette de velours noir et tunique de crêpe de Chine rose, en velours noir, avec torsade de faille feuille de rose, frangée et parfilée en soie floche. Sur la calotte, tout à fait de côté, aigrette rose et nœud flottant; sur le milieu du chapeau, un large nœud de faille rose et une petite plume rose. Dans l'intérieur, torsade de faille rose avec bouton de rose de côté

***

Et un chapeau de théâtre, en velours bleu, avec torsade de ruban bleu et écharpe de dentelle blanche ; sur le côté un joli nœud avec deux plumes bleues posées en sens différent : l'une en avant, l'autre en arrière. Au milieu du nœud petit collibri. Dans l'intérieur, diadème de ruban bleu avec deux ailes de collibri sur le côté ; brides de paille.

* * *

Parmi ces différents chapeaux, il y en a pour sûr un qui vous tentera, j'en suis sûre.

Je vous ai déjà dit, et vous le savez aussi bien que moi, que les chignons ne traînent plus dans le dos et que les cheveux sont relevés derrière en racine droite et dégagent la nuque entièrement. C'est beaucoup plus jeune et plus élégant, bien qu'on en prétende, que les chignons flottants. Balzac avait, sur les sinuosités de la nuque, des données physiologiques qui lui faisaient reconnaître le caractère et les sentiments de telle ou telle femme.

Les chignons, ainsi relevés en boucles au milieu de crêpés et de coques de cheveux, sont assujettis avec un peigne Girafe, ou si vous préférez avec un peigne espagnol, ce qui est absolument la même chose. C'est un diminutif du peigne Girafe d'autrefois, tout en atteignant cependant une certaine hauteur. Les Espagnoles ont ce même peigne d'écaille blonde ou jaspée pour soutenir leurs mantilles. C'est la coiffure typique du pays des boléros et des castagnettes. Les Parisiennes et les Françaises copient aujourd'hui les Espagnoles. Elles n'en seront pas plus laides pour cela. Ce peigne Girafe, avec ses larges feuilles cotelées, se reployant les unes sur les autres, comme les lames d'un éventail ou s'étalant en une seule feuille toute en écaille sculptée à jour de dessins différents, semble de prime abord très étrange et tant soi peu original. Tant mieux, c'est son originalité qui en fait le succès. Toutes les femmes ne peuvent pas le porter, car elles ne savent où le poser. Est-ce en avant ou en arrière ?... C'est tout bonnement au milieu de la tête.

Vous mettez ce peigne en hésitant et en vous disant : « Il est bien grand et bien audacieux peut-être. »

Et vous êtes ravie, enchantée, car le peigne Girafe vous sied à ravir. Tout le monde vous complimente au sujet de ce nouveau peigne, et vous lui faites de la propagande parce qu'on le trouve très élégant et qu'il tente toutes les autres femmes.

Ai-je besoin de vous dire où il se trouve ? La fabrication des peignes d'écaille l'a déposé dans les premières maisons de parfumerie et chez les coiffeurs en renon. Les élégantes l'ont adopté. On le rencontre aux Italiens, à l'Opéra, dans le monde. C'est un véritable succès pour notre fabrication française qui complète la coiffure du peigne Girafe avec des roses et des pâquerettes en écaille blonde.

D'autre part, certaines belles dames, qui avaient adopté le diadème perlé faisant couronne royale, ne veulent pas y renoncer, de même que celles qui se coiffent avec deux et trois bandelettes d'écaille dans le style grec. Mais le succès du jour est le *peigne Girafe* qui fait genre et autorité.

La bijouterie artistique de Marc Gueyton fait aussi fureur, car elle comprend les bijoux Chambord, les bijoux Bretons et les bijoux Alsace-Lorraine. Le drapeau blanc fleurdelisé d'or avec cette légende toute française : *Dieu et le Roi*, est un bijou symbolique qui plaît beaucoup et qui se porte comme breloque de montre. Pour 12 *fr.*, vous avez un semblable drapeau.

La bijouterie de Marc Gueyton est à la portée de toutes les bourses ; je ne dirai pas de toutes les opinions, bien que les bijoux Alsace-Lorraine conviennent à tous les cœurs français. Le médaillon reliquaire Alsace-Lorraine, sous forme de cœur ou d'ovale, coûte de 18 à 25 *fr.* Cela dépend de la grandeur et du travail émaillé de feuillage de lierre et de ne m'oubliez pas. Les boutons de manchettes varient de 20 à 25 *fr.*

Les bijoux Chambord sont dans ces mêmes prix exceptionnels.

La croix Chambord et le reliquaire Chambord valent 25 *fr.*

Les pendants d'oreille 25 *fr.* ; les boutons de manchettes 25 *fr.* Aucune bijouterie artistique ne coûte aussi bon marché.

Il faut en remercier et en féliciter *M. Marc Gueyton*, qui a fait acte de générosité et de patriotisme en abandonnant pour ainsi dire la part de ses bénéfices, afin de propager les bijoux *Chambord, Alsace-Lorraine* et *Bretons* dans toute la France et à l'étranger. Les vrais bijoux Gueyton se reconnaissent à leur fini et à leur style. Pour éviter, d'ailleurs, toute contrefaçon et toute surprise, il faut s'adresser directement à *M. Marc Gueyton*, 8, *place de la Madeleine*, et visiter son Musée de bijouterie et d'orfévrerie qui contient, en outre des bijoux que nous venons d'énumérer, de véritables objets d'art que les amateurs collectionnent et qui n'ont pas deux exemplaires. C'est Marc Gueyton qui a fait, pour Mme la baronne de Poilly, cette fameuse Ceinture moyen âge, toute en vieil argent ciselé, avec l'Escarcelle blanche de Castille suspendue à la ceinture par des chaînettes de fleurs de lis du temps de St-

Louis, dont on parle dans le grand monde parisien comme d'une véritable merveille.

A propos de *Ceinture*, quelques lectrices confondent encore la ceinture Régente avec une ceinture quelconque. C'est une erreur, car la Ceinture Régente remplace absolument le corset. C'est donc une ceinture sans en être une. On l'appelle Ceinture Régente parce qu'elle cambre la taille, l'amincit, l'assouplit et se contente de servir de point d'appui à la poitrine qu'elle n'emprisonne pas. Cette Ceinture Régente, modelée et taillée d'après les lignes de la statuaire, a le double mérite d'amincir les femmes un peu fortes et de développer les femmes délicates. C'est pourquoi l'Académie de médecine, toujours si hostile au corset, l'approuve et la patronne. La Ceinture Régente, bien différente du corset, figure par demi-douzaine dans toutes les corbeilles de mariage. Les élégantes l'assortissent à leurs toilettes. Elle se fait en satin, en moire et en faille, soit toute blanche avec garniture de Malines ou de Valenciennes, soit de la nuance de la robe : maïs, bleu, rose, grise, mauve, noir ou cerise. Une Ceinture Régente en moire marron, bordée de Malines, est très distinguée et très solide pour corset de tous les jours. Il suffit d'envoyer à *Mmes de Vertus, 27, rue de la Chaussée-d'Antin*, les mesures suivantes pour recevoir, en France et à l'étranger, une Ceinture irréprochable de coupe et de main-d'œuvre. *Tour de la taille à la ceinture, largeur de la poitrine, tour des hanches, longueur de la taille sous le bras.* Les modes peuvent se transformer et se renouveler sans que la Ceinture Régente en subisse le contre-coup. Elle restera ce qu'elle est : l'expression de la grâce et de la nature.

La Ceinture Régente et les Jupons Empire et Princesse constituent l'échafaudage de toutes les toilettes élégantes. Les robes, tout en étant flottantes, ont besoin d'être soutenues et de faire tournure. C'est à quoi visent les deux jupons *Empire* et *Princesse* de *Mme Maurin*, qui ne s'en tient pas exclusivement à l'article jupons, car elle compte parmi les couturières de talent et de mérite. Mais le genre de *Mme Maurin* est éminemment simple, distingué, femme honnête et mère de famille ; elle n'est pas pour rien élève de *Mme Roger*. Jamais vous ne trouverez dans ses salons des toilettes et des costumes excentriques, mais des robes de bon goût, ne visant pas à l'effet et n'ayant pas la prétention de faire aucun scandale ni aucun tapage.

Jugez-en.

C'est une toilette en faille et velours marron. La jupe de faille est ornée dans le bas d'un volant de 18 centimètres, surmonté de deux volants tuyautés de velours marron. La même ornementation se répète au-dessus, à 5 centimètres de distance. Le corsage habit, en velours marron, est à longues basques devant, relevées derrière à la mousquetaire sur une tunique de velours marron tombant en carré derrière, encadré d'un tuyauté pareil. Une longue ceinture en faille frangée tombe de côté.

Puis une toilette de satin noir avec jupe garnie d'un petit volant froncé dans le bas, sur lequel tombe un haut volant de 50 centimètres à plis creux. Une Polonaise de velours noir se croise devant avec bande de satin bordée de guipure faisant revers sur le corsage. Même garniture de satin au bas de la polonaise et guipure de 15 centimètres. Cette polonaise, très élégante de forme, est drapée et relevée derrière. Manches étroites jusqu'au coude et terminées par un volant qui les rend pagodes, avec guipure au bord. Biais de satin et nœud de satin sur le volant pagode ; une robe en faille maïs, avec jupe à longue traîne, et seconde jupe faisant tunique relevée des côtés seulement et dentelée tout autour de rubans de moire noire, avec malines cousue dessous et dépassant tout autour en volant. Le corsage tient à la tunique, avec larges basques derrière et dentelles malines faisant coquille. Large ceinture de moire noire sur le côté. Manches Duchesse avec nœud de moire et engageantes de Malines.

Si cette élégante simplicité vous tente, prenez note que Mme *Maurin* est installée 24, *rue du 4 Septembre, au coin de la rue de la Michodière*.

Ce qui plaît encore aux femmes économes et sérieuses, ce sont les tuniques en pur cachemire de l'Inde, soutachées et brodées au passé de l'*Union des Indes*, avec dolmans assortis. Pour le printemps, vers lequel nous avançons de jour en jour, ces tuniques princesse et ces polonaises brodées seront très appréciées, car on les portera sur toute espèce de jupon noir ou de couleur. Les cachemires et les foulards de l'Inde peuvent parfaitement s'entendre, et c'est pourquoi l'Union des Indes les a réunis. Les polonaises et les dolmans soutachés varient de 180 à 220, 240, 290 et 310 *fr.* Les costumes brodées au point d'armes, au passé et au plumetis, de 350, 380 à 410 fr. Ce n'est pas cher en raison de l'authenticité du cachemire de l'Inde qui arrive en ligne directe à l'*Union des Indes*, 1, rue Auber, en face le nouvel Opéra.

Quant aux foulards, rappelons le foulard Jokey-Club, disposé en mouchoir, avec large bord de couleur, rayé, chiné ou à pois sur fond de foulard uni de nuance différente. Les fichus bretons en crêpe de Chine frangée, disposés en carré, et l'écharpe Eugénie qui sera désormais en crêpe de

Chine noir brodée de violettes noires et frangée de soie noire. Combien de familles vont prendre le deuil pour honorer la mémoire et le souvenir de l'empereur Napoléon III !

Quoi vous dire encore?... Notre courrier de modes se prolonge plus que de coutume. Parlons beauté, santé et jeunesse. Est-on jamais sûre, hélas !.. du lendemain !... Il faut se soigner et ne pas se laisser vieillir. Ce qui fait la beauté et la santé, c'est le coloris, non pas ce coloris factice qu'on obtient avec des fards, mais le coloris naturel qu'il est facile de conquérir avec le *lait antéphélique de Candès* Ce lait fait merveille de fraîcheur, et c'est l'un des plus puissants cosmétiques dont l'hygiène puisse se glorifier, car il est préparé aux principes de magnésie et de camphre. C'est un dépuratif et un tonique tout à la fois. Il purifie le sang, il l'active, il le fait circuler dans les artères, il dégage le tissu dermal de toute impureté et lui sert pour ainsi dire d'engrais et de vernis éclatant. Il enlève radicalement les taches de rousseur et toutes les rugosités du visage. Rien ne lui résiste, ni la couperose, ni les masques de grossesse. La figure la plus rouillée redevient fraîche et jolie. Avec le lait antéphélique on fait pour ainsi dire peau neuve. Demnndez ce lait miraculeux à M. Candès, 26, *boulevard St-Denis*, et vous ferez éclore sur votre visage les roses du printemps et le duvet velouté de la pêche.

Une bonne et sanitaire parfumerie a son utilité hygiénique. Que d'eaux de toilette, de savons, de dentifrices, de pommades et de pâtes réputées sont corrosives et nuisibles !... Les cheveux tombent et blanchissent, l'émail des dents s'altère. A qui s'en prendre ?... A la mauvaise parfumerie qu'on emploie. Si nous consacrons chaque quinzaine une mention spéciale et détaillée *à la maison Violet*, c'est qu'elle le mérite à tous égards par ses produits naturels et extra-fin, pour la plupart desquels les expositions de Paris et de Londres lui ont décerné des récompenses.

Citons entre autres le savon royal de Thridace aux sucs de laitue, recommandé spécialement par l'Académie de Médecine et médaillé à toutes les Expositions ; les eaux de toiletie à la glycérine parfumée à la violette, à l'essence de Portugal et au bouquet composé ; la Crème de beauté à la glycérine ; la Rosée des Abeilles, l'Eau de beauté de l'Impératrice, l'eau de Cologne des Souverains, et toute la parfumerie aux violettes d'Italie que vous trouverez *boulevard des Capucines, au coin de la rue Scribe*. L'installation luxueuse et élégante de la maison Violet épouvante plus d'une mère de famille qui craint de payer plus cher la parfumerie dont elle a besoin que dans l'ancienne maison de détail de la rue St-Denis. C'est une erreur. Tous les produits de la maison Violet sont cotés les mêmes prix boulevard des Capucines.

Vicomtesse DE RENNEVILLE.

COURRIER DES THEATRES

OPÉRA. — La *Coupe du roi de Thulé*, opéra en trois actes et quatre tableaux de MM. Louis Gallet et Edouard Blau ; musique de M. Eugène Diaz.

On sait qu'à la suite de différents concours, institués il y a six ans par M. le maréchal Vaillant, ministre des beaux-arts, trois œuvres furent couronnées : la « Coupe du Roi de Thulé », qui devait être représentée à l'Opéra ; le « Florentin », à l'Opéra-Comique, et le « Magnifique » au Théâtre-Lyrique. La première de ces partitions a été donnée hier à l'Opéra ; quant aux deux autres... elles attendent.

L'ouvrage de MM. Gallet et Blau, choisi par la commission chargée de juger les poèmes envoyés au concours, brille par de nombreuses et charmantes qualités ; mais les craintes que nous avait inspirées le rapport de M. Sarcey, secrétaire de la commission, se sont en partie réalisées. Le rapporteur insiste sur le charme, la grâce, l'amour tendre, la rêverie mélancolique et l'élégance des vers ; il ajoute qu'un profond sentiment poétique et une couleur blonde et lumineuse sont répandus sur toute l'œuvre. En effet, nous avons trouvé toutes ces qualités, mais, il faut bien le dire, il en manque une, une seule qui doit primer toutes les autres, c'est l'action dramatique, forte, puissante, violente même, qui amène ces grandes situations qui portent ou écrasent le musicien. Aussi pourrait-on dire que toute l'œuvre se résume en un second acte qui n'est qu'un ballet manqué ayant le premier acte pour prologue et le troisième pour épilogue.

Dans un second article, nous analyserons le poëme et la musique de M. Eugène Diaz ; contentons-nous pour aujourd'hui de dire que l'impression générale a été un peu froide et que les applaudissements se sont adressés plus souvent aux artistes qu'au compositeur. Citons cependant la romance en *sol* bémol majeur : « Quand la nuit te couvre, » admirablement dite par Faure ; dans le final du premier acte, un joli chœur et une phrase charmante : « Myrale, la brise est forte, » fort bien chantée par M. Achard ; le dernier chœur do second acte, et enfin une autre phrase adorable qui entrecoupe le brindisi du troisième acte : » Laissons-le dire en son délire. »

Mme Gueymard s'est surpassée, et plusieurs

fois a soulevé des applaudissements unanimes, surtout dans la légende du premier acte. Mlle Bloch est une superbe Claribel, et a très bien chanté le rôle important qui lui incombait ; nos compliments aussi à Mlle Arnaud. Faure est superbe, et c'est vraiment une bonne fortune pour les auteurs d'avoir un tel interprète ; Achard a été très remarquable ; on ne peut chanter avec plus de charme et de goût. MM. Gaspard et Echetto sont toujours les artistes consciensieux que l'on conaaît. La mise en scène et les décors sont splendides ; le second acte surtout est merveilleux.

La salle était superbe, le tout Paris artistique et littéraire était à son poste ; cependant nous avons remarqué l'absence des juges qui ont décerné le prix à M. Diaz. Aurait-on oublié de les inviter ?

—

ODÉON. — Les *Erinnyes*, drame antique en deux actes de M. Leconte de Lisle, musique de M. Massenet.

Sous ce titre des Erinnyes, d'une science un peu prétentieuse, et que, pour l'intelligence de la majorité des spectateurs, il faut traduire par celui des Eumenides, ou des Furies, M. Leconte de Lisle un admirateur passionné et convaincu de l'antiquité grecque, traducteur littéral et trop littéral peut-être de «l'Iliade, de l'Odyssée», des poèmes «d'Hésiode, des Hymnes orphiques, de Théocrite», de «Tyrtée» et des tragédies d'Eschyle, a condensé en deux actes la trilogie de ce dernier poète, consacré à la famille d'Agamemnon. Mais ce n'est pas une traduction, dans le genre de «l'Orestie», tragédie d'Alexandre Dumas père, jouée il y a une quinzaine d'années au théâtre de la Porte-Saint-Martin : c'est une œuvre qui a la prétention d'être originale, et dans laquelle le poète, tout en s'inspirant des types légendaires du théâtre grec, les soumet à sa fantaisie, admet ou rejette à son gré, quelques-uns des traits principaux de cette sombre histoire des Atrides.

Cette tentative hardie, à laquelle le théâtre de l'Odéon s'est associé vaillamment en lui prêtant le concours d'une interprétation soignée et d'une mise en scène splendide, est une de celles qui ne peuvent manquer d'exciter la curiosité du public et dans une certaine mesure d'appeler l'intérêt et l'attention des érudits et des lettrés. Il faut la louer, et jusqu'à un certain point l'encourager, sans pourtant souhaiter qu'elle ait beaucoup d'imitateurs.

Quel que soit le résultat définitif du succès de cet essai, avec sa conception bizarre et son système d'orthographe des noms des lieux et de certains objets auxquels on conserve leur appellation grecque, nous constaterons l'impression produite par cette sombre tragédie ; les pesonnages, dans un style fortement et chaudement coloré, avec une verve poétique exubérante qui dépasse parfois l'enflure et l'emphase du vieux poète grec lui-même, y expriment leurs passions sauvages, et accomplissent, sans sourciller, une série de forfaits que semble leur commander l'inexorable loi de la fatalité.

Agamemnon, au retour de Troie, en compagnie de sa captive Kassandra, est accueilli comme on sait par Clytemnestre, que l'auteur appelle Klytaimnestra, qui l'égorge ainsi que Cassandre. Ce n'est point l'amour adultère d'Egysthe qui, ici, la pousse à ce crime : c'est le désir de venger le meurtre de sa fille Iphigénie, et reparaissant la robe souillée de sang et la hache fumante à la main, elle se glorifie de ce qu'elle a fait, en présence du peuple épouvanté. Elle poursuit dans son fils Oreste la haine qu'elle portait à son père, et annonce qu'elle donne à ce dernier, pour héritier et pour successeur, le fils de Thyeste.

Au second acte, Oreste revient pour venger Agamemnon ; mais là encore, et contrairement à la tradition suivie par les poètes qui l'ont précédé, M. Leconte de Lisle ne représente pas Electre excitant Oreste au meurtre de leur mère ; Electre se contente de pleurer sur le sort d'Agamemnon, c'est Oreste qui entreprend de punir les coupables, Egyste et Clytemnestre, par un double meurtre. Les prières de sa mère ne peuvent le fléchir, il obéit à sa destinée ; le parricide est livré aux Erinnyes c'est-à-dire aux furies qui l'entourent et s'en emparent.

Nous le répétons, à la première représentation, la curiosité du public appelé à juger cette œuvre violente a paru satisfaite, et l'impression produite par cette cascade de crimes, commandés du reste par la légende antique, a été d'un effet suffisant.

SOUVENIRS DES EAUX

—

BARÉGES

LE LEVER DU SOLEIL SUR LE PIC DU MIDI
LE LAC BLEU

Dans un précédent article, nous avons parlé de Baréges et de son établissement thermal ; aujourd'hui, nous allons visiter ses environs.

Les étrangers qui passent une quinzaine à Baréges n'ont que les excursions dans les montagnes pour se garantir de l'ennui ; aussi, les promenades à cheval sont-elles nombreuses et fréquentes.

A l'époque où nous nous y trouvions, il nous arriva un jour d'être placé, toutes proportions gardées, dans une situation analogue à celle de l'âne de Buridan.

Nous étions hésitant entre deux cavalcades qui allaient partir dans la nuit, et nous ne savions à laquelle donner la préférence.

L'une voulait nous mener à Gavarnie voir la foire aux grelots, où il n'y a que des bêtes à laine, et l'autre nous sollicitait d'aller assister avec elle au lever du soleil sur le Pic du Midi.

Nous étions fort perplexe.

Pour sortir d'embarras, nous appelâmes le hasard à notre aide et nous jouâmes la chose à pile ou face : pile pour Gavarnie, face pour le Pic.

Deux fois de suite les destins se prononcèrent pour Gavarnie.

C'est pourquoi nous partîmes pour le Pic.

Il était minuit et demi quand la cavalcade se mit en route.

Nous avions avec nous un des meilleurs guides de Baréges, un de ceux qui eurent l'honneur, en 1839 et 1440, d'accompagner les princes de la maison d'Orléans dans leurs nombreuses courses à travers les Pyrénées.

Nous nous étions munis de manteaux, de capes, de ceintures de laine, absolument comme si la température était descendue à douze degrés.

Notre route était suffisamment éclairée par la lueur des étoiles ; cependant. vers trois heures, des nuages froids et épais s'élevèrent de la vallée, et la nuit devint d'autant plus obscure que nous marchions dans un sentier contournant la montagne, et que couvraient presque, de temps à autre, de hautes touffes de genêts.

Le chemin était si étroit que nous marchions à la file les uns des autres.

— Attention ! nous cria le guide ; laissez entre les chevaux une distance de deux ou trois pas, afin qu'ils voient où ils posent leurs pieds.

— Bigre ! est-ce qu'il a du danger ? demanda quelqu'un.

— Pas précisément ; mais laissez faire les chevaux, ne les contrariez pas.

Tout le monde, comme vous pouvez l'imaginer, se conforma aux prescriptions du guide, et une demi-heure après nous arrivions à l'hôtellerie du Pic.

Mais ici, nous demandons la parole pour une digression.

La civilisation moderne, qui a inventé la télégraphique électrique et mis les comédies de Molière en musique, a construit une auberge sur les flancs mêmes du Pic du Midi. Cette fois, la civilisation a eu raison.

Je sais bien que les poètes ne manqueront pas de crier, en beaux alexandrins, que cette construction est une mascarade, une impiété, un outrage à la beauté de cette nature grandiose ; qu'elle dépoétise le Pic, qu'elle profane la sauvage majesté de ce lieu, et autres choses de ce genre.

Il faut laisser dire les poètes.

Pour ma part, j'ai béni cent fois cette auberge perdue dans les montagnes, qui, après la moitié d'une nuit passée à cheval, m'a permis de m'asseoir à son foyer, où brûlaient de grosses bûches de bois.

Avant la création de cette prosaïque et vulgaire auberge, les touristes qui gravisssaient le Pic étaient obligés d'emporter des provisions avec eux, provisions qu'ils mangeaient assis sur les roches de granit, aux bords des précipices, ayant pour serviettes la bruyère des montages et pour table quuelque grosse pierre calcaire.

C'était fort pittoresque, je l'avoue, mais ce n'était guère commode.

HENRI DE BREVANNES.

(La suite au prochain numéro.)

MOSAIQUES ROSES

Le grand festival au bénéfice des Crèches, donné le 12 janvier 1873, au Palais de l'Industrie, a été une véritable solennité patriotique et musicale tout à la fois. Il s'agissait des petits enfants, et M. Marbeau, qui est le Saint-Vincent-de-Paul des Crèches, s'était multiplié pour que cette solennité fût fructueuse. Il doit être bien heureux et bien récompensé de ses efforts et de ses fatigues, car avec le produit de ce festival il va pouvoir fonder de nouvelles Crèches.

Mme Richault a été chaleureusement applaudie quand elle a terminé la poésie d'Emile Deschamps, *Ce que Dieu n'oubliera pas*, par les vers suivants. qui ont trouvé un écho dans tous les cœurs :

La quête, maintenant, va dans tout l'auditoire
Courir, remerciant, j'espère, à chaque pas,
Car donner aux enfants, c'est, vous pouvez le croire,
Ce qui vous restera le plus dans la mémoire,
Et ce que Dieu n'oubliera pas !...

***

La deuxième fête d'enfants, donnée le jeudi 9 janvier, dans les salons de M. Philippe Herz, rue de Clary, 4 (boulevard Haussmann), sous la direction de M. Alwood, a encore été plus brillante que la première. Il en sera ainsi de toutes les fêtes qui se succéderont, parce qu'elles seront plus connues et plus appréciées. Les enfants reviennent de ces fêtes dans une joie indicible. Ils ont été

heureux. Ils se sont amusés. Ils demandent à y revenir.

Le programme comprenait un trio de *Kramy*, pour piano, violon et violoncelle, exécuté par trois virtuoses âgés de sept, neuf et onze ans. C'était à ne pas croire à leur extrême jeunesse, en entendant cette exécution ferme et savante. Ce sont de grands petits artistes déjà !...

Puis il y a eu une heure de prestidigitation par M. Fossier. Nous ne connaissions pas M. Fossier, et nous le tenons pour un véritable sorcier. Le tour de la pièce de cinq francs tintant dans un verre l'heure qu'il est, et le trousseau de clés se retrouvant dans un pain d'une livre, sont de véritables prodiges d'adresse et de magie.

Une tombola de quarante lots et un bal, sous la direction de M. Jacquemont, professeur de danse, ont terminé cette jolie fête enfantine, et tous les petits garçons et les petites filles se sont séparées en se disant : *Au revoir !*

***

La Commission des théâtres s'est réunie au ministère des Beaux-Arts. La question mise à l'ordre du jour était la réclamation de M. Verger, le directeur du Théâtre-Italien, qui demandait à toucher la subvention votée en mars dernier par l'Assemblée nationale pour l'année 1872, et à laquelle l'administration des Beaux-Arts est d'avis que M. Verger n'a pas droit. La discussion n'a pas abouti et la décision à prendre a été ajournée. En présence de ce résultat négatif, M. Verger, à son grand regret, a pris et dû prendre le parti de suspendre les représentations.

V. DE R.

ÉTRENNES DE LA GAZETTE ROSE DE 1873

AVIS A NOS ABONNÉES

La direction de la *Gazette Rose*, à l'occasion des étrennes de 1873, offre *gratuitement* à ses abonnées, à titre de souvenir et de cadeau, une *très jolie Ceinture russe* en cuir de Russie, de nuance naturelle, ou en maroquin noir avec agrafes dorées, argentées ou oxydées, et porte-mousqueton destiné à supporter l'encas de saison, le livre de messe, l'éventail ou la lorgnette de théâtre.

Cette *Ceinture russe*, en cuir naturel de Russie ou en beau maroquin noir, coûte, telle que nous venons de la décrire, la somme de *huit francs*, dans les *magasins de la Glaneuse, 7, rue de la Chaussée-d'Antin.*

Mais pour obtenir cette prime, ou plutôt cette étrenne utile et fantaisiste tout à la fois, il faut se réabonner pour UN AN, *à partir du* 1er *janvier* 1873, ou compléter son abonnement d'une année.

Cette *Ceinture russe* arrivera par la poste à destination, *à l'adresse indiquée*, dans un carton illustré de la *Glaneuse*.

Nous prions donc nos abonnées de nous envoyer immédiatement leur réabonnement d'une année, afin que nous puissions nous prémunir à l'avance d'une très grande quantité de *Ceintures russes en cuir de Russie et en maroquin noir*, et que nos lectrices ne soient pas obligées de les attendre.

Nous rappelons que l'abonnement d'*un an*, à la *Gazette Rose*, est de *vingt francs par an* pour Paris et la province. Les frais de poste *sont en sus* pour l'étranger.

Il faudra ajouter *un franc de plus* pour l'envoi de la *Ceinture russe* et les frais de poste, SOIT LA SOMME DE VINGT ET UN FRANCS, par *mandat de poste*, à l'ordre de Mme la vicomtesse de Renneville, directrice de la *Gazette Rose*, 3, rue Rossini, à Paris.

DESCRIPTION DE LA GRAVURE

TOILETTES DE BAL. — Première toilette. — Vue de dos. Robe de dessous en taffetas vert, à corsage décolleté et manches courtes, la jupe à longue traîne est unie ; tunique en tulle moucheté, entourée d'un tulle plissé ou d'une dentelle au choix, à corsage montant et manches pagodes, les mêmes plissés forment le fichu sur le corsage et encadrent les manches.

Dans les cheveux un peigne à la girafe, en écaille. Souliers de satin vert avec nœud de satin et de dentelle.

Deuxième toilette. — Jupe de taffetas blanc à longue traîne, se terminant par un volant plissé haut de 25 centimètres, en taffetas vert lumière ; la jupe est recouverte, jusqu'au volant, d'un crêpe coulissé et capitonné par des roses ; seconde jupe en taffetas bleu entourée d'une dentelle en application ; dans le haut, il y a une petite jupe en crêpe entourée d'une dentelle semblable, qui est relevée sur les côtés et retombe en pointes par derrière sur les pouffs. Le corsage à pointe est en taffetas bleu et très décolleté, garni d'une berthe en crêpe capitonné et dentelle blanche avec des roses au milieu et sur les épaules; peigne à la girafe en écaille, roses et feuillage dans les cheveux. Souliers de faille blanc, avec nœud pouff vert et blanc.

Troisième toilette. — Première jupe en moire blanche unie et à longue traîne ; seconde jupe en crêpe blanc, entourée d'un plissé ; tunique en taffetas jaune, à corsage décolleté et manches courtes, ouverte devant et garnie sur tous ses bords d'une dentelle noier, dessinant aussi une basque au-dessous du corsage ; une dentelle noire entoure les épaules, avec nœuds de moire noire de place en place ; un de ces nœuds retient sur la poitrine une écharpe noire qui entoure le dessous du bras, et va se fixer au milieu du corsage par derrière.

La jupe jaune et la jupe de crêpe sont relevées ensemble d'un côté par un nœud de moire noire. Marguerites blanches dans les cheveux et au corsage. Souliers de moire blanche, avec nœuds de moire et de faille maïs.

Pour les articles non signés
Vicomtesse DE RENNEVILLE.

Paris. — Imprimerie Georges Kugelmann, rue du Helder, 13.

Imp. Romain. 64 r. Ste Anne. Paris.

Planche N° 48. 16 Janvier 1873.

La Gazette rose

Etoffes des Mons du Louvre. Robes de Mlle Marie Bataillon. Rubans de la Glaneuse. Poufs Coiffures de Mlle de Bougars. Coiffures en cheveux avec peignes d'Eaille Espagnole ou Giraffe. Eventails Duvelleroy. Mouchoirs de Chapron. Bijoux artistiques de Marc Gueyton. Ceinture Régente de Mes d. de Portus sœurs. Jupon Empire et Princesse de Mme Maurin. Foulards de l'Union des Indes. Chaussures de la Mon Souverot. Parfums et savons de toilette de la Mon Violet, fr des Cours Etrangères.